



Sciences, arts et lettres dans les manuels de sociologie

Pierre Lassave

► To cite this version:

Pierre Lassave. Sciences, arts et lettres dans les manuels de sociologie. Sociologie de l'art, L'Harmattan, 2004, Opus 6, pp. 47-68. <hal-00273945>

HAL Id: hal-00273945

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00273945>

Submitted on 19 Apr 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sciences, arts et lettres dans les manuels de sociologie

Pierre LASSAVE, CEIFR/EHESS,
Pierre.Lassave@equipement.gouv.fr

Résumé : Les manuels de sociologie qui se multiplient aujourd'hui en France en format de poche dessinent à grands traits les évolutions de la discipline. L'analyse comparée de ceux appliqués aux mondes respectifs de la science, de l'art et de la littérature témoigne de l'autonomie croissante de ces sous-champs disciplinaires. Elle montre aussi que la construction de l'objet sociologique ne rompt pas complètement avec l'objet empirique et ses disciplines critiques et historiques « internes ». La sociologie de la science résiste ainsi au relativisme pour ne pas se déjuger, la sociologie de l'art contribue indirectement à la structuration des valeurs esthétiques et la sociologie de la littérature prédispose en retour à la réflexion sur la dimension narrative de son propre discours. Le régime de compétences distribuées qui s'instaure entre la sociologie et les savoirs connexes à ses domaines d'application respectifs ne va pas sans tensions inter et intradisciplinaires.

Mots-clés : sociologie, science, art, littérature, disciplines

**What science, art and literature can do to sociology
(through a few paperback manuals)**

Summar : Sociology manuals, which are now multiplying in paperback format in France, are becoming relevant indicators of trends in this discipline. A comparison between sociology manuals of science, art

and literature reveals the increasing autonomy of these new specialised sociologies. But their different application objects affect this discipline differently. The sociology of science thus resists relativistic philosophy. The sociology of art contributes to the development of aesthetic values. The sociology of literature impels recognition of the literary dimension of its own discourse. The distribution of roles between sociology and knowledge specific to the various environments that it studies is not self-evident.

Key words : sociology, science, art, literature, disciplines

Lo que la ciencia, el arte y la literatura pueden hacer a la sociología (a través de algunos manuales de bolsillo)

Resumen : Los manuales de bolsillo de sociología, que se multiplican hoy en día en Francia, se vuelven indicadores relevantes de las tendencias de la asignatura. La comparación entre los manuales de sociología de la ciencia, del arte y de la literatura pone de relieve la autonomía creciente de esas sociologías especializadas. Pero sus diversos objetos de aplicación influyen diferentemente sobre la asignatura. La sociología de la ciencia resiste, de este modo, a la filosofía relativista. La sociología del arte participa en la formación de valores estéticos. La sociología de la literatura incita al reconocimiento de la dimensión literaria de su propio discurso. La repartición de los papeles entre la sociología y las asignaturas particulares a los diversos campos que estudia no es evidente.

Palabras claves : sociología, ciencia, arte, literatura, asignaturas

Sciences, arts et lettres dans les manuels de sociologie

La publication ces dernières années en France de nombreux manuels de poche en sciences humaines est un phénomène remarquable. Elle accompagne sans doute la croissance des effectifs universitaires dans les premiers cycles, notamment en sociologie, jeune science sociale devenue aussi aujourd'hui « discipline d'accueil pour l'université de masse » (A. Chenu, 2002). Plus de trente ans après les premiers manuels thématiques de sociologie, cette nouvelle vague d'ouvrages de poche peut constituer un intéressant indicateur de l'évolution des problématiques et des champs d'investigation. Le renouvellement des titres visant des objets désormais traditionnels attire d'emblée l'attention, ces derniers passant parfois du statut grammatical d'épithètes (sociologies religieuse, urbaine, rurale, politique, etc.) à celui de compléments déterminatifs (sociologie de la religion, de la ville, de l'urbain)¹. Simple inflexion langagière (la sociologie de l'art des années soixante succédait à la « sociologie esthétique » du temps de Durkheim) ou signe d'une prise de distance raisonnée face à l'objet, voire d'une plus grande autonomie disciplinaire ? La préposition « de » qui relie discipline et objet renverrait-elle ainsi à un rapport de détermination (la sociologie construit son objet), d'appartenance ou de dépendance (la sociologie est produite par une pensée qui l'englobe ou la transcende comme l'art ou la religion) ? Lorsque Marcel Proust se voit aujourd'hui décerner des prix de sociologie, faut-il comprendre que l'art, littéraire en l'occurrence, peut donner lieu à une science de la société qui vaut bien celle qui s'enseigne à l'université ?

Plutôt que d'entreprendre une vaste étude des évolutions conjointes de la discipline et de ses objets à travers ses manuels de poche, l'actualité éditoriale nous invite à retenir ici trois titres récents qui mettent respectivement en jeu le rapport de la sociologie à la

¹ H. Desroche, *Sociologies religieuses* (1967) ; J.-P. Willaime, *Sociologie des religions* (1995) ; R. Ledrut, *Sociologie urbaine* (1968) ; Y. Grafmeyer, *Sociologie urbaine* (1994) ; Y. Fijalkow, *Sociologie de la ville* (2001) ; M. Clavel, *Sociologie de l'urbain*, (2002).

science, à l'art et à la littérature : Olivier Martin, *Sociologie des sciences* (2000) ; Nathalie Heinich, *La sociologie de l'art* (2001) ; Paul Dirxx, *Sociologie de la littérature* (2000)². Outre le fait qu'ils partagent une forte densité sémantique pour un faible nombre de pages, ce qui est en principe la loi du genre, ces trois ouvrages honorent chacun les nouvelles collections didactiques qui ont pris place aux côtés des fameux « Que-sais-je ? » ou « Sup-Sociologue » des Presses Universitaires de France : Nathan-Université-128 pour Martin, La Découverte-Repères pour Heinich, Armand Colin-Cursus pour Dirxx. Rédigés par des chercheurs jeunes ou confirmés, ces manuels succèdent à ceux qui paraissaient lorsque ces auteurs naissaient au monde³. Ils se trouvent talonnés par d'autres semblables issus de traditions de connaissance concurrentes et plus anciennes vis-à-vis desquelles chacun tend à se démarquer : l'histoire, la philosophie des sciences et l'épistémologie pour le premier ; l'histoire de l'art et l'esthétique pour le second ; la théorie ou la critique littéraire pour le troisième⁴. C'est dire aussi l'état de faible institutionnalisation de ces trois domaines de connaissance sociologique en France, à la différence par exemple de la sociologie de l'éducation, du travail ou de la ville occupant des positions dominantes dans des champs pluridisciplinaires pourvus de plus grands moyens. Cette communauté de projet entre nos trois manuels ne va pas naturellement sans nuances.

De prime abord, les paratextes à peine vérifiés indiquent quelques variations. Ainsi, Martin est maître de conférences en sociologie à la Sorbonne ; Dirxx est maître de conférences dans une université de province où il exerce des fonctions d'encadrement non directement liées à sa double formation, littéraire et sociologique ; Heinich est directrice de recherches au CNRS, membre du Centre de Recherches sur les Arts et le Langage (EHESS), laboratoire d'esthétique et de

² Par souci d'économie, je désignerai ces manuels par le nom de leurs auteurs que je remercie pour leurs remarques pertinentes sur une première version de cette note critique.

³ Citons deux titres qui ont précocement atteint le stade du complément déterminatif : R. Escarpit, *Sociologie de la littérature* (1958) ; J. Duviols, *Sociologie de l'art* (1967). À noter que la sociologie des sciences ne possédait pas alors en France d'ouvrage équivalent, n'ayant pas atteint le degré de développement connu aux États-Unis depuis les travaux de R.K. Merton.

⁴ Pour Martin, citons : G.-G. Granger (1993) ; P. Acot (1999) ; D. Lecourt (2001).

Pour Heinich : X. B. I. Allot (1989) ; M.-D. Popelard (2002).

Pour (L) : J.-Y. Tadié (1997) ; F. Thumerel (1998).

philosophie. En termes de références bibliographiques, Martin se répartit entre 30% d'ouvrages de langue française, 30% de langue anglaise, 16% d'articles de langue française, 25% de langue anglaise ; les mêmes pourcentages sont respectivement de 65%, 22%, 10%, 3% pour Heinich et de 97%, 1%, 1%, 1% pour Dirxx. Faut-il voir dans ces proportions une influence de l'objet de connaissance sur le sujet connaissant ? On sait en effet que le modèle de la production scientifique contemporaine s'éprouve dans la publication d'articles de revues à *referees* dans la langue mondiale dominante et l'on peut se demander si l'ampleur du corpus littéraire ne justifie pas que la plupart des manuels français de critique ou de théorie littéraire se limitent à la si riche production francophone – celle-ci imprégnant en retour le lectorat potentiel de Dirxx. Mais l'examen de la structure des manuels et de leurs interrelations de contenu devrait nous permettre d'appréhender le rapport problématique et variable de la discipline à ses objets empiriques. Plus précisément, notre lecture tentera de discerner les voies de transformation de l'objet empirique en objet sociologique. Elle se demandera dans quelle mesure la nature du premier joue sur la structure du second. Le jeu des différences entre les trois manuels devrait à cet égard fournir quelques indices. Il en va de même des relations variables qu'ils entretiennent avec leurs équivalents des disciplines connexes, telles l'histoire, la philosophie, l'épistémologie, l'esthétique et la critique littéraire. Il convient de préciser que notre exploration tient plus de la note de lecture ou de l'étude intensive de cas que d'une enquête globale et extensive. Pour représenter ce que soient nos trois manuels récents, de par leur statut même de synthèse autorisée, ils ne sauraient en effet remplacer une comparaison plus large, notamment à l'échelle internationale, qui reste à faire. De même, les rapports de détermination réciproque entre contextes intellectuels (ou *épistémè* comme disait le Foucault de l'archéologie des sciences humaines) et sociologie (par exemple, l'influence du darwinisme sur l'écologie sociale nord-américaine) ne seront pas directement visés ici. La présente note peut seulement prétendre émettre quelques hypothèses sur les relations différentielles que la sociologie entretient avec ses divers objets d'études.

GENÈSES, THÈMES ET PROGRAMMES

Nos manuels ordonnent une matière dense et complexe selon un triple point de vue : 1. génétique (l'histoire de la rencontre entre la discipline et l'objet, avec ses précurseurs, ses fondateurs, ses successeurs) ; 2. thématique (le classement des principales avancées conceptuelles et factuelles) ; 3. programmatique (la prise de position de l'auteur tant à l'intérieur du domaine construit par sa discipline que par rapport aux savoirs connexes qui lui disputent sa légitimité). Sur ces trois plans, se manifestent des différences significatives d'orientation.

1. Sur une échelle de temps qui s'agrandit progressivement du XIX^e siècle à aujourd'hui, Martin utilise le schème triphasé et arborescent des précurseurs de la sociologie de la science (A. Comte, K. Marx, E. Durkheim, L. Lévy-Bruhl), des fondateurs (R.K. Merton, J. Ben David, W.O. Hagstrom) et des successeurs (« Programme fort » de D. Bloor, Programme Parex, École de Bath, B. Latour, M. Callon) dans un développement mettant en scène et en tension une sociologie de la connaissance qui s'interroge sur la spécificité de la science par rapport à d'autres activités sociales (techniques, arts, religions) et une sociologie des institutions scientifiques ou de la vie de laboratoire qui s'apparente à la sociologie des organisations ou des professions intellectuelles.

Heinich, sur une échelle de temps voisine mais distinguant la préhistoire (XIX^e) de l'histoire (XX^e), thématise trois générations successives : celle de « l'esthétique sociologique » qui prend l'œuvre pour objet et en cherche les significations dans la société (G. Lukács, A. Hauser, W. Benjamin, L. Goldmann, P. Francastel) ; celle de « l'histoire sociale » qui replace l'œuvre dans divers contextes – académies, mécénats, avant-gardes, styles – qui lui donnent sens (M. Baxandall, F. Haskell, M. Schapiro, R. et M. Wittkover) ; celle de la « sociologie d'enquête » qui saisit toute création artistique comme un complexe de relations mobilisant producteurs, médiateurs et récepteurs. Bourdieu, Becker ou Elias peuvent être les figures tutélaires et initiatrices de cette troisième génération qui comprend « l'art comme société », mais l'auteur, dans un développement thématique subéquent (réception, médiation, production), commente les résultats de diverses recherches, dont les siennes, qui précisent les contours d'une quatrième génération sachant allier approches anthropologiques, pragmatiques, compréhensives et réflexives.

Dirkx, resserre d'autant plus l'échelle de temps autour de la seconde moitié du XX^e siècle que l'histoire de la sociologie de la littérature est rendue « impossible » par une longue tradition d'études littéraires occupant la place du savoir transmis. Le temps de la préhistoire apparaît être ainsi moins celui du célèbre trinôme de Taine (l'influence de la « race », du « milieu » et du « moment » sur l'œuvre) que celui du programme sociologique de Lanson présenté sous forme de conférence en 1904, à l'invitation de Durkheim⁵. L'auteur exhume et commente ce texte fondateur qui définissait six « lois » pour une « sociologie littéraire » : « corrélation de la littérature et de la vie », « influences étrangères », « cristallisation des genres », « corrélation des formes et des fins esthétiques », « apparition du chef d'œuvre », « action du livre sur le public ». Programme qui n'a pas été suivi d'investigations systématiques et empiriques jusqu'à ce que, si l'on se réfère à la structure du manuel, la théorie des champs de Bourdieu fasse réellement entrer la sociologie de la littérature dans l'histoire.

2. Les conjonctions de coordination (« et ») et d'identification (« comme ») ainsi que la préposition d'inclusion (« dans ») servent tout particulièrement le travail de classification thématique commun aux trois manuels. À l'interaction entre science « et » société, thème précurseur de la sociologie des sciences, correspond ainsi celle entre art et société autour de laquelle se forme « l'esthétique sociologique » de première génération. À la mise en situation de l'art « dans » la société, thème principal de « l'histoire sociale de l'art », correspond celle « du texte dans le social » sur le versant « externaliste » de la sociologie de la littérature, et celle du « social dans le texte » sur son versant « internaliste » (nous reviendrons sur cette distinction fondamentale). À la « science comme espace social », syntagme qui souligne les travaux fondateurs de Merton sur la naissance de la science moderne dans le microcosme puritain du Grand Siècle, correspond « l'art comme société » qui, ainsi que nous l'avons entrevu, prend valeur de paradigme pour une sociologie d'enquête où l'œuvre trouve forme au fil des manifestations et des critiques qui la font telle. Cette différence de niveau d'identification sociale entre science et art renvoie en fait à deux projets sociologiques distincts.

Pour Martin, il s'agit d'établir la dimension sociale de la science sans que celle-ci se réduise à celle-là au risque de tomber dans

⁵ « Histoire littéraire et sociologie », (1904), rééd. in : G.Lanson (1965).

la fameuse aporie relativiste, du moins est-ce la position que défend l'auteur contre les tenants du programme « fort » ou « dur »⁶. Il en va sans doute de la crédibilité scientifique d'une sociologie des sciences qui ne tient pas à se cantonner au seul rôle de discipline auxiliaire de l'épistémologie que Georges Canguilhem, dans sa critique de l'externalisme, stigmatisait naguère comme une sorte de « marxisme appauvri »⁷. Il n'est que de se reporter au petit essai épistémologique de Gilles-Gaston Granger (op. cité) pour se faire une idée des handicaps durables qui pèsent sur la reconnaissance de la sociologie comme « science de l'empirie » : objet grevé de jugements de valeurs, conceptualisation faible, pluralité des types d'explication confinant à « l'arbitraire », etc. (Chap. V).

Pour Heinrich, cette volonté de légitimation semble pousser l'auteur plus avant dans la déconstruction de son objet au risque d'encourir le reproche de sociologisme du côté des gardiens de la tradition esthétique ou lettrée. Évoquant l'aphorisme iconoclaste du plasticien Marcel Duchamp selon lequel « ce sont les regardeurs qui font les tableaux », l'auteur renverse volontairement l'ordre dual et causal hérité du XIX^e (l'artiste et son œuvre) pour ordonner ses trois grandes catégories thématiques (réception-> médiation-> production) tout en se refusant au constructivisme facile. Aller au devant des émotions, des opinions et des jugements des publics hétérogènes ; décrire les cercles et chaînes d'intermédiaires commerciaux et culturels qui qualifient une signature, un style ou une école ; comprendre le travail de création au plus près de son expérience vécue

⁶ Rappelons que le « programme fort » désigne l'un des premiers programmes radicaux qui réduit la science à ses conditions sociales de production, y compris les critères de validité qu'elle se donne pour se distinguer des autres formes de connaissance. B. Barnes et D. Bloor en sont les principaux initiateurs entre 1974 et 1982 à l'Université d'Edimbourg. Ce programme a trouvé écho en France avec la théorie de « l'acteur-réseau » où les individus, les idées et les choses s'associent indifféremment dans une lutte rhétorique sans merci. B. Latour et M. Callon en sont les chefs de file depuis les années 1980 à l'École des Mines. Martin désigne ce courant comme « anthropologie des sciences ». G. Busino (1998), dans un manuel précédent, le stigmatise comme « programme dur » en ce qu'il rend impossible toute distinction épistémologique entre les catégories d'objets et les facteurs constitutifs de l'activité scientifique.

⁷ « L'externalisme c'est une façon d'écrire l'histoire des sciences en conditionnant un certain nombre d'événements – qu'on continue à appeler scientifiques plutôt par tradition que par analyse critique – par leurs rapports avec des intérêts économiques et sociaux, avec des exigences et des pratiques techniques, avec des idéologies religieuses ou politiques. C'est en somme un marxisme affaibli ou plutôt appauvri, ayant cours dans les sociétés riches. » (G. Canguilhem, 1966, p. 15).

sans réduire l'artiste à une position dans un champ ni son œuvre à ses illusions ; ces multiples angles d'approche qui se densifient entre eux au fil des enquêtes donnent corps à l'idée d'œuvre socialement produite, seconde nature pour ainsi dire et non plus simple dimension explicative ou critique. La description compréhensive des interactions propres au monde de l'art donnerait doublement consistance et à la discipline et à son objet, à la différence de l'idéalisme esthète qui ne s'embarrasse pas de méthode ou de la critique sociologiste qui fait peu de cas de la spécificité de son objet empirique.

3. Ainsi donc, pour Martin, il s'agirait de réaffirmer d'autant plus la scientificité de la science que la sociologie de ses pratiques et de ses acteurs risque de perdre tout crédit à faire le jeu du relativisme. Dans le cas de Heinrich, la différence de nature entre science et art facilite sans doute les audaces d'une sociologie qui ne craint pas de révéler pour son propre compte la seconde nature (sociale) de l'art. Entre la prudence de Martin et la témérité de Heinrich, Dirx semble ajuster sa visée à un espace problématique intermédiaire. Face à la domination d'études littéraires qui entretiennent la distinction mythique entre texte et contexte, toujours en quête de la « pierre philosophale de la littérarité », la sociologie de la littérature cherche en effet sa « juste place » en pensant « pouvoir aider non pas à dégager le sens du texte, ni l'absence de sens, mais les sens que le texte prend en fonction de processus socio-historiques qui le façonnent de l'extérieur et de l'intérieur (pour peu que cette dichotomie ait un sens). » (p. 13). La modestie du ton contraste avec l'ambition du projet puisqu'il ne s'agit pas moins d'opérer le rapprochement, à défaut de fusion, entre deux branches du savoir : la littérature (ou ce que nos voisins allemands désignent comme *Literaturwissenschaft* et qui comprend la *Literatursoziologie*) et la sociologie de la littérature proprement dite (*Soziologie der Literatur*)⁸ ; la première reprochant à la seconde son matérialisme, son réductionnisme et son mécanisme ; et la seconde lui renvoyant le compliment en la taxant de spiritualiste, d'idéaliste et de textualiste.

De même que Heinrich distingue trois types de sociologie de l'art pour promouvoir au sein de la discipline son projet de « quatrième génération », de même Dirx présente-t-il les axes structurants de la critique littéraire avec lesquels la sociologie de la littérature ne

⁸ Dirx réfère cette distinction au sociologue allemand E. Kohler (dans *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, trad. fr. 1974).

peut éviter le dialogue pour faire sa place. Alors que Martin peut s'appuyer sur les coups de force du programme fort tout en s'en démarquant et Heinich peut fédérer les innovations de la sociologie d'enquête qui transforme l'art en sociétés ou petits mondes, Dirxx doit en effet faire face à un double front, sociologique et littéraire⁹. Le bilan qu'il dresse des concepts, méthodes et résultats de la théorie littéraire le conduit à distinguer d'abord deux formes prégnantes de savoir : la critique universitaire et la critique journalistique. La première se constitue autour du texte avec ses moments d'investissement analytique (R. Barthes, G. Genette) et ses réactions anti-contextualistes héritées de la critique d'écrivain à la Péguy, Valéry ou Proust ; la seconde demeure largement captive d'oppositions éculées entre l'œuvre et l'auteur. Manifestement, le développement thématique de Dirxx sur « le social dans le texte » et « le texte dans le social » porte à ne dialoguer qu'avec la critique universitaire en ses différents courants. Citons pour le premier thème (le social dans le texte) : le structuralisme génétique de Lucien Goldmann, la sémiologie de Roland Barthes, la « sociocritique » (C. Duchet, P. Zima) ou la théorie du texte comme « polysystème » de Itamar Even-Zohar¹⁰. Pour le second thème (le texte dans le social) : la théorie de « l'écrivain en situation » de Jean-Paul Sartre, la sociologie de la lecture avec « l'École de Bordeaux » (R. Escarpit) et les théories de la réception avec l'École de Constance, « horizon d'attente » (H. R. Jauss) ou « lecteur implicite » (W. Iser). Pour s'affirmer en tant que telle, la sociologie de la littérature délimite ainsi son domaine d'objet en fonction de celui que ses concurrents, côté théorie littéraire, ont circonscrit. En entérinant la coupure entre écrivain et scripteur (ou écrivain définie par Barthes pour séparer la création de la production littéraire, elle risque aussi de se priver d'une réflexion sur l'écriture en tant que

⁹ Sur cette confrontation, voir : F. Thumerel (2002).

¹⁰ Ayant pour précurseur M. Bakhtine qui révéla la multiplicité sociale au sein de chaque texte, la « sociocritique » peut être définie comme la détection systématique de la socialité propre à chaque texte, tant au niveau des réseaux de significations qu'il véhicule que des significations qu'il réunit. Divers courants se partagent ce point de vue, selon que les significations sont plus ou moins référées de façon plus ou moins critique au « co-texte » de son idéologie.

Prolongeant le formalisme russe et faisant écho à la sociologie systémique (Parsons, Luhmann), la théorie du « polysystème » prend la littérature comme système des systèmes de relations entre textes et métatextes, genres majeurs et mineurs, grande littérature et paratextes, etc. Polysystème dont l'étude des propriétés formelles renvoie à la dynamique multipolaire de codes et de modèles en concurrence.

celle-ci met l'écrivain à pied d'égalité avec le critique qu'il peut lui arriver d'être parfois.

SOCIOLOGIE ET DISCIPLINES CONNEXES

D'un manuel à l'autre, la réflexion sur les liens divergents ou convergents entre la discipline et les savoirs philosophiques et historiques connexes s'avère inégale. La prise en compte des quelques manuels relatifs à ces derniers accuse les contrastes. Dans son récit de l'essor tardif de la sociologie de la science, Martin montre, certes, que cette branche disciplinaire s'est définie « à partir, à côté ou contre l'épistémologie ». Mais le travail d'ordonnement du savoir sociologique sur les pratiques scientifiques accorde peu de place à la réflexion critique. La présentation des programmes forts et durs ne s'accompagne qu'à la marge d'une série d'objections anti-réductionnistes dont l'esprit se résume dans les dernières lignes de l'ouvrage : « Parvenue à dépasser le positivisme et le rationalisme naïfs, la sociologie des sciences et des connaissances scientifiques doit aujourd'hui surmonter les dangers d'un relativisme radical qui tend à faire disparaître toute forme de réalisme ! » (p. 126). Le manuel de Giovanni Busino (1998) affiche à cet égard une ambition épistémologique plus grande en ce qu'il se fixe comme objectif de mettre à jour, aux côtés des sciences cognitives, une part de la « boîte noire » de la science, ce complexe « de relations structurales et a-sociales entre faits virtuels contre-intuitifs ». Mais l'état des lieux dressé par Martin laisse à penser qu'un tel projet est encore loin devant nous.

Heinich pour sa part, semble définir ses ambitions épistémologiques à l'intérieur de sa propre discipline. Il s'agit de détacher la sociologie de l'art du privilège accordé aux œuvres par une tradition des « humanités » qui patine sur ses « apories normatives » et se complaît dans ses « manies interprétatives ». Suivre par exemple la légende du génie incompris, ignoré puis admiré, telle que celle de Van Gogh, pour en comprendre les raisons, conduit à saisir « la singularité comme un régime spécifique de valorisation ». Celui-ci induit « un fonctionnement particulier des collectifs lorsque les qualifications spontanément mises en œuvre par les acteurs privilégient l'unicité, l'originalité, l'anormalité – ce régime de singularité étant précisément celui de l'art moderne » (p. 57). Heinich partage sans doute avec Dirxx le constat de Jean-Claude Passeron (1986) selon lequel c'est

« parmi les différentes sociologies de la valeur, la sociologie de l'art qui rencontre le plus directement les limites descriptives du sociologisme, ne serait-ce que parce que l'hypothèse de la non-pertinence des structures singulières de l'œuvre par rapport à ses effets ou à ses usages sociaux rencontre plus vite le démenti des faits » (p. 458). Mais son projet ne peut se limiter à ajouter *cum grano salis* la dimension sociale aux interprétations des disciplines connexes, à leurs tentatives inlassables de déchiffrement de « l'énigme » de la création artistique. De même que Paul Ricœur a pu déconstruire la mise en intrigue du récit historique, Heinrich reconstruit l'objet de la sociologie de l'art autour de la mise en énigme des œuvres, prenant dès lors celles-ci comme « acteurs à part entière de la vie en société, ni plus ni moins importants, ni plus ni moins sociaux – c'est-à-dire interagissant – que les objets naturels, les machines et les humains », à l'instar, pourrait-on dire, de l'acteur-réseau selon Michel Callon (présenté dans Martin). Dans sa conclusion programmatique (« Un défi à la sociologie »), Heinrich plaide alors plus largement et à titre personnel pour une sociologie compréhensive qui, conformément au précepte weberien de neutralité axiologique, prenne résolument les processus de valorisation pour objets de recherche, ce qui décentre pour une part la visée critique de la sociologie des champs qui s'emploie à dévoiler l'illusion et la domination des agents sociaux. À cette prise de position en faveur d'une sociologie « a-critique » et pragmatique, fait indirectement écho la théorie communicationnelle de l'art condensée par Marie-Dominique Popelard dans son court essai philosophique sur « ce que fait l'Art » (2002)¹¹. Ce dernier essai pourrait par exemple adjoindre le thème de l'attention (aspectuelle et évaluative) à ceux de la réception, de la médiation et de la production.

Il reste qu'en appelant à un régime de « compétences distribuées » avec les disciplines interprétatives connexes, Heinrich évite de rencontrer les théories littéraires qui, plus que la tradition esthétique, ont pourtant renouvelé les méthodes d'analyse des textes depuis au moins un demi-siècle. Dynamique analytique à laquelle Dirx semble plus directement confronté lorsqu'il s'agit de déchiffrer le « social dans le texte ». La frontière est mince en effet entre la sociologie de la littérature et « l'herméneutique d'inspiration sociologique » si l'on en juge aux recoupements substantiels entre Dirx et son alter ego du

¹¹ Titre qui semble jouer sur les mots de celui de l'essai de N. Heinrich (*Ce que l'art fait à la sociologie*, 1998) sans le citer en bibliographie.

côté de la « critique littéraire » (F. Thumerel, 1998). Les courants de la sociocritique, par exemple, concernent autant la sociologie de la littérature que la sociologie de la lecture et s'imposent comme dimension incontournable de la critique littéraire contemporaine. Plus encore, il semblerait que l'art comme processus de communication au principe de Heinrich ne soit que le prolongement disciplinaire de l'idée sartrienne de littérature comme processus de communication¹². Mais il y a loin entre les deux comme de la coupe aux lèvres : c'est précisément à la mise à l'épreuve concrète de cette idée que l'on peut attendre d'une sociologie armée de ses propres concepts et méthodes qu'elle marque sa différence avec l'esthétique ou la philosophie de l'art. À cet égard, Dirx s'en tient pour l'essentiel à la sociologie des champs de Bourdieu tandis que Heinrich s'efforce comme on l'a vu de la dépasser.

OBJETS SOUS TENSIONS

Au terme de ces premières comparaisons entre nos trois manuels, on peut se demander si effectivement les différences de nature entre les domaines d'objet respectifs ne déterminent pas les différences de positions épistémologiques. Sur un plan général, l'art au sens large et non verbal se présente en effet plus distant de la sociologie que la science et la littérature. La sociologie s'apparente naturellement aux sciences et partage avec la littérature le discours des significations. L'écart entre ces domaines pourrait expliquer la plus grande liberté conceptuelle dont Heinrich semble faire preuve vis-à-vis de son objet de valeur, comparativement à Dirx et à Martin. Cette explication par la distance ontologique demeure certes assez hypothétique si l'on admet que la sociologie des sciences doit une part de son développement au coup de force sociologiste du programme fort. Mais ce n'est sans doute pas pour rien non plus que ce programme iconoclaste, accusé d'autodestruction peu après avoir été énoncé, est présenté dans les manuels sous un jour équivoque, oscillant entre ses vertus réflexives et ses vices réductionnistes. La question de la proximité entre littérature et sociologie n'échappe certes pas à Dirx qui rappelle à quel point elle pèse sur l'objectivation (« La littérature comme anti-sociologie », p. 32-34) : bien que socialement irréductible, la création

¹² Conception énoncée par J.-P. Sartre (1948) puis développée sous forme de programme de recherche par R. Escarpit (1958).

littéraire hante comme un fantôme l'écriture et le raisonnement du sociologue qui cherche à s'en départir. Wolf Lepenies (1990) a exploré l'origine historique de cette hanse. Occupé à légitimer la discipline au sein du cursus littéraire, Dirx ne peut cependant revenir sur ces questions de la bonne distance à l'objet et du passage de sa nature sociale à son statut scientifique aussi nettement que Heinrich tente de le faire. En tout état de cause, le problème du rapport de la discipline à ses objets semble moins développé chez Martin et Dirx que chez Heinrich.

À cet égard, s'il est une question épistémologique qui affleure de façon récurrente dans nos trois manuels, c'est bien celle, traditionnelle, de la tension entre analyse externe et interne. Mais ceux-ci ne semblent l'évoquer qu'à titre de division convenue. Leurs correspondants dans les savoirs connexes rappellent cependant la prégnance de l'opposition entre disciplines extérieures et savoirs de l'intérieur. Côté critique littéraire, Fabrice Thumerel (1998) fait ainsi remonter cette tension au fameux « Contre Sainte-Beuve » de Proust : du côté de Sainte Beuve, la critique biographique qui essaie de comprendre l'œuvre par l'homme ; du côté de Proust, la distinction entre le « moi » de l'individu et celui du créateur avec l'idée que la fiction rend mieux compte d'une expérience singulière que le vécu « réel ». Le siècle écoulé témoigne de la permanence de ce clivage : la critique historique et l'esthétique de la réception se distingueront ainsi de la critique formelle et la sociologie de la littérature tendra à dépasser l'horizon textuel de la sociocritique. Côté histoire des sciences, Pascal Acot (1999) inscrit également le débat entre « internalisme » et « externalisme » au cœur même du développement de sa discipline. La distinction entre « contexte de la justification » et « contexte de la découverte » émise par le logicien Hans Reichenbach à l'époque du Cercle de Vienne lui est consubstantielle. L'un fait l'objet de l'épistémologie ; l'autre, de l'histoire et de la sociologie. Cette dernière, dans l'ensemble des manuels connexes consultés, prend rang de discipline majeure de l'externalisme. Mais pour Heinrich, le dualisme interne/externe reste prisonnier d'une sociologie explicative des œuvres alors qu'il s'agit précisément d'oublier ses apories en élaborant une sociologie compréhensive des valeurs esthétiques, de la reconnaissance ou de l'identité. La sociologie de la médiation théorisée par Antoine Hennion (1993) concourt ainsi à ce projet. Elle cherche à rompre doublement, avec « une pensée critique qui réduit les objets au

social » et avec « une pensée naturelle qui n'accepte d'objets que si elle les arrache au social », pour mieux appréhender une réalité indissociablement faite d'idées, de symboles, de choses et de corps qui peuplent le monde de l'art. La musique devient ainsi un monde où le « musicien » est aussi bien le compositeur, l'interprète que le mélomane, où l'on parle moins d'œuvres que de versions, d'essence que de jeu, etc. toutes instances médiatrices faisant la musique de la société en même temps que la société de la musique. Cette thèse, sans doute abusivement résumée ici, renvoie en fait à celles du programme fort de la sociologie des sciences sur la double équivalence entre le vrai et le faux et entre les hommes et les choses. Sommes-nous dès lors bien sortis de l'ornière dualiste entre points de vue interne et externe lorsque Heinrich, légitimement investie dans son projet de sociologie des valeurs, risque de perdre de vue son objet premier et lorsque, à l'inverse pourrait-on dire, Martin refuse à bon droit l'anémisme du principe de scientificité par le programme fort ? Quant à Dirx, la sociologie du champ littéraire, que les tenants de la théorie de la médiation placent du côté de l'externalisme critique, est, comme on l'a indiqué, la pierre de touche de son projet. Mais à y regarder de près, ce dessein se charge de nuances significatives. Dans la visée du programme de « sociopoétique » défini par Alain Viala (1993) et là retracé, les procédures scripturales, les genres et les styles littéraires constituent non seulement des « prismes » (métaphore aux vertus créatives) à travers lesquels se réfractent les multiples facettes du rapport de la société au narrateur, mais aussi des opérateurs grâce auxquels se forment au fil des lectures les points de vue qui augmentent le monde. Par son autonomie et sa clôture relatives, le texte-acteur rejoint ainsi l'univers précèdent des instances médiatrices.

Le débat sur le dépassement entre approche interne et externe ne semble donc pas épuisé tant les propriétés naturelles et phénoménales de l'objet tout comme les savoirs distincts qui leur sont attachés ravivent les tensions intra et interdisciplinaires. Mais qu'entend-on d'abord par objet, mot tant utilisé ici ? « L'objet d'une discipline est soit son intention, son dessein ou son objectif, soit sa matière propre à quoi s'applique son étude spécifique » nous répond Canguilhem (1971, p. 7). Nous avons surtout employé le second sens, celui qui est en fait premier pour le sens commun, en l'occurrence celui qui renvoie à la différence naturelle entre les mondes de l'art, de la science et de la littérature (« La science est perfectible, l'art non » disait Victor Hugo).

Univers peuplés d'œuvres mais aussi de versions comme on l'a indiqué, de paradigmes mais aussi de vulgates, de textes mais aussi de lectures. Toutes sortes d'objets latents qui prolifèrent sous l'effet de l'observation réflexive et qui deviennent dès lors suffisamment visibles et lisibles pour prétendre au rang de « données » puis de « faits » mis au service des conjectures, au risque parfois de s'épuiser ou de les ruiner comme c'est la règle du jeu. Entre l'objet matériel et l'objet intentionnel (pour reprendre le lexique de Canguilhem), il y a donc un univers à géométrie variable de faits qui renvoient à différents niveaux de formalisation disciplinaire : plutôt que de sociologie « esthétique » on parle aujourd'hui de sociologie « de l'art », puis « de la médiation » pour englober tant les processus de réception que de création, jusqu'à finalement confondre l'art avec la science et vice-versa. Mais cette disparition des faits en leur diversité phénoménale par absorption dans un paradigme commun menace aussitôt ce dernier d'irréalité comme l'a souligné *in fine* Martin. Tout se passe en outre comme si les disciplines connexes de la sociologie (l'histoire de l'art ou des sciences et la critique littéraire notamment), ces savoirs plus locaux que globaux, dont Heinrich épingle les faiblesses interprétatives, se faisaient les porte-parole des objets naturels et de leurs différences ontologiques. C'est du moins le sens que l'on peut donner à la persistance de la division entre analyse interne et externe dans les disciplines concurrentes ; division plus ou moins déniée dans nos trois manuels selon le niveau d'ambition épistémologique. L'assujettissement de la sociologie à la double contrainte de réduire le monde pour le rendre plus intelligible et de l'augmenter pour le rendre plus réel explique sans doute la sensibilité, le respect ou la prudence de nos trois manuels à l'égard des propriétés différentielles et ontologiques de leurs objets matériels. Mais ces marques d'attention ne varient pas seulement en fonction de la proximité ou de la distance supposées ou prônées entre la discipline et ses domaines d'application comme on l'a montré ; elles varient aussi en fonction des auteurs en tant que sujets d'une histoire disciplinaire doublement marquée par la concurrence avec les savoirs parallèles et par le conflit interne des orientations et des positions. Or la question des objets renvoie, réflexivité oblige, à celle des sujets.

DES OBJETS AUX SUJETS

Des trois auteurs en question, c'est Heinrich qui présente les capitaux disciplinaires les plus importants, tant au niveau du statut professionnel que de l'œuvre déjà accomplie et reconnue dans le secteur de la sociologie de la culture. Son manuel ne semble représenter dans le cours de ses recherches qu'un bilan didactique parmi d'autres, à la différence des deux maîtres de conférences pour lesquels la publication d'une synthèse pédagogique constitue sans doute une première étape marquante de leur cursus scientifique. L'ambition épistémologique plus élevée dont Heinrich fait preuve en dessinant les contours d'une quatrième génération de sociologie de l'art dans laquelle elle s'inclut peut être référée tant à ses propres avancées conceptuelles (par exemple la description du « régime de singularité » comme on l'a évoqué), qu'à un certain consensus intradisciplinaire autour du nécessaire dépassement « a-critique » de la théorie des champs, ainsi qu'aux convergences avec une histoire sociale de l'art au prestige établi (M. Baxandall, F. Haskell).

Le travail d'ancrage de Dirx dans une histoire disciplinaire balisée par Lanson et Bourdieu n'est sans doute pas étranger au fait que son rédacteur, docteur en littérature française et membre du Centre de Sociologie Européenne, alors dirigé par le même Bourdieu, destine principalement son manuel aux étudiants en lettres aux savoirs constitués de traditions multiples, des plus anciennes (herméneutique, poétique, philologie) aux plus formelles (linguistique), et traversés par des révolutions passagères comme ce fut le cas avec la sémiologie il y a vingt ans. Travail d'institution, propre au format du manuel, qui limite dans ce cas la réflexion sur lui-même. Il est en effet remarquable que son correspondant (F. Thumerel, 1998) du côté de la critique littéraire opère une mise en abyme plus nette de lui-même, en esquissant une sociologie ironique des formes érudites, journalistiques et endogènes de la critique littéraire. L'option médiatrice qu'endosse également Dirx pour dépasser le sociologisme critique s'inscrit moins que Heinrich dans la dynamique réflexive de son propre discours ; on la devine seulement à la faveur de la présentation des courants de la sociopoétique ou de la sociocritique.

Auteur d'une thèse de sociologie sur les origines et les développements de la psychométrie, Martin tient plus une place d'observateur critique que de partisan dans les débats qui opposent les tenants des

programmes forts ou durs à leurs détracteurs. Sa double compétence en mathématiques et en sciences humaines assure sa prudence épistémologique. Il est sans doute l'auteur idéal pour dresser le bilan objectif et pédagogique du renouvellement d'une branche disciplinaire sévèrement concurrencée ou contestée dès l'origine par l'histoire et la philosophie, disciplines fondatrices et rectrices de la réflexion sur la science. Si Martin mobilise plus de sources non traduites que Heinich et Dirkx, ainsi que nous l'avons décompté, il ne centre pas moins son objet sur les enquêtes et réflexions qui concernent principalement les processus de production des « sciences dures » (le choix des sources étant congruent à l'objet)¹³. L'énigme de la « boîte noire » soulignée par Busino (1998) polarise donc indirectement le développement de Martin, respectueux du noyau dur de la scientificité que l'histoire ne conteste pas et que l'épistémologie renforce, même par dénégation. D'où, à la différence de Heinich et de Dirkx, le faible cas qu'il fait des processus de réception des sciences, significativement renvoyés aux controverses internes à la communauté savante ou hors d'elle, au domaine de la « vulgarisation » qui peut tout autant relever de la sociologie de la culture. On pourrait de même pointer les limites de Martin en termes d'anthropologie des techniques ou de sociologie des sciences humaines, savoirs significativement écartés de l'état des lieux. On objectera certes que le format éditorial oblige à faire des choix drastiques, mais c'est précisément ceux-ci qui nous intéressent comparativement. Les creux autant que les pleins sont en effet significatifs de tendances plus générales dont une enquête systématique pourrait se saisir. Que nous apprennent-ils ici sur ce que les objets dénommés science, art et littérature peuvent faire à la sociologie ?

AUTONOMIES ET DÉPENDANCES

Ils nous disent qu'autant cette discipline conquiert son autonomie par la déconstruction de ses objets empiriques, autant les voies qu'elle suit pour atteindre son but scientifique révèlent sa sensibilité aux liens qui la rattachent à ses objets. Si la théorie du champ social (en termes de genèse, de structure et d'habitus), la plus citée par nos manuels,

¹³ Outre la valeur de démonstration que les sciences dures représentent pour la sociologie des sciences, il convient de rappeler l'effet indirect d'une demande sociale de recherche plus centrée sur la sociologie des sciences dures que sur celle des sciences sociales.

s'applique indifféremment aux trois domaines ici considérés, les perfectionnements, les dépassements et les objections dont elle fait l'objet ne sont sans doute pas étrangers à la nature différentielle de ces domaines. Le relativisme radical des programmes forts ou durs de la science, accusé de noyer le bébé avec l'eau du bain, suscite la posture non réductionniste de Martin. Il ne s'agit pas seulement d'une simple réaction de prudence face à l'emballage de la machine sociologique mais plus fondamentalement, de la prise en compte de la naturalité commune au sujet et à l'objet de connaissance. L'inventeur de la théorie des champs le précise bien lui-même dans ses derniers cours au Collège de France (P. Bourdieu, 2001) : la science, plus que toute autre pratique créatrice et au-delà de la diversité de ses formes, cherche à construire une vérité qui résiste à ses conditions sociales par la soumission volontaire de ses protagonistes à l'arbitrage du réel, par l'équipement logique, expérimental et procédural qui la règle, par « l'inconscient transcendantal » ou transhistorique qui anime la controverse des pairs. La vieille antinomie entre vérité et histoire qui présidait aux conflits entre internalisme et externalisme, continuisme et discontinuisme, en perd de sa force.

Pas moins transcendantal dans sa valeur de vérité, l'art renvoie cependant à d'autres pratiques qui tendent au contraire à s'affranchir du poids de la démonstration rationnelle ou de l'accès logique au réel. Le combat qu'il mène contre le temps passe par des médiations sociales sans cesse déniées et transgressées par ses agents mais indispensables à la reconnaissance de ses œuvres. Le régime d'ambivalence qui caractérise son univers de croyances ou de magie explique sans doute que la sociologie de l'art paraisse moins tenue par son objet qu'elle ne l'est à l'égard la science. Mais comme le montre bien Heinich, c'est précisément en prenant très au sérieux la formation équivoque des valeurs esthétiques en ses multiples médiations sociales et matérielles que le sociologue peut faire œuvre de science en contribuant pour sa part rationnelle et analytique à cette formation. D'où l'exigence réflexive qui s'attache à la moindre de ses investigations réglées pour faire la part des choses entre croyance sociale et connaissance scientifique. Réflexion active qui conduit non seulement à la mise en garde contre le sociologisme latent de sa propre discipline mais aussi au discernement des natures différentielles des objets ou champs considérés. Si la littérature telle que l'école l'enseigne voit ses valeurs orientées du côté de l'art plutôt que de la science, la sociologie

réflexive qui la prend pour objet, loin d'entériner cette assimilation, ne peut éviter d'interroger ses liens propres avec la textualité, sinon la littérarité. En cela, elle se place en situation de dialogue ou de confrontation avec les disciplines analytiques concurrentes de la théorie littéraire¹⁴.

Notre lecture comparée ravive enfin la vieille distinction entre savoirs internes et savoirs externes en même temps qu'elle la subvertit lorsqu'on y regarde à deux fois. Tout se passe en effet comme si la connaissance rationnelle des sciences, de l'art ou de la littérature mobilisait des compétences mêlées, à la fois indifférentes et spécifiques à ces différents domaines d'objet. Le régime de « compétences distribuées » que Heinrich appelle de ses vœux peut alors jouer de concert avec les inévitables hybridations de savoirs comme nous l'avons entrevu avec la « sociopoétique » de Viala présentée par Dirkx¹⁵. Vision concertée ou concordataire des luttes et antagonismes à l'intérieur et aux frontières de disciplines que l'on doit sans doute au caractère didactique de nos trois manuels au service, entre autres, de « l'accueil dans l'université de masse ».

BIBLIOGRAPHIE

- ALTEI XAVIER BARRAL I., *Histoire de l'art*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), 1989.
- BEN DAVID Joseph, COLLINS Randall, « Les facteurs sociaux dans la genèse d'une nouvelle science. Le cas de la psychologie », trad. fr. in J. Ben David (dir.), *Éléments d'une sociologie historique des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France (Sociologies), 1997, p. 65-96.
- BOURDIEU Pierre, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir (Cours et travaux), 2001.
- BUSINO Giovanni, *Sociologie des sciences et des techniques*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), 1998.

¹⁴ Sur cette tension, voir : P. Lassave (2002).

¹⁵ La psychologie comme discipline universitaire est depuis l'étude classique de J. Ben David et R. Collins (1966) l'exemple type d'hybridation interdisciplinaire réussie. À la fin du XIX^e siècle en Allemagne, nombre de candidats recalés aux chaires de physiologie ont migré vers la philosophie, au prestige moindre que la précédente mais aux chaires proportionnellement plus généreuses, pour y fonder à terme une nouvelle science, la psychologie, par application des méthodes expérimentales de la physiologie au matériel de la philosophie.

- CANGUILHEM Georges, (dir.), *Introduction à l'histoire des sciences*, vol. II., Paris, Hachette, 1971.
- CANGUILHEM Georges *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1989.
- CLAVEL Maité, *Sociologie de l'urbain*, Paris, Anthropos, 2002.
- CHENU Alain, « Une institution sans intention. La sociologie en France depuis l'après-guerre », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 141-142, 2002, p. 46-59.
- DESROCHE Henri, *Sociologies religieuses*, Paris, Presses Universitaires de France (Sup-Sociologie), 1967.
- DIRKX Paul, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin (Cursus), 2000.
- DUVIGNAUD Jean, *Sociologie de l'art*, Paris, Presses Universitaires de France (Sup-Sociologie), 1967.
- ESCARPIT Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), 1958.
- FUALKOW Yankel, *Sociologie de la ville*, Paris, La Découverte (Repères), 2001.
- GRAFMEYER Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan (Université-128), 1994.
- GRANGER Gilles-Gaston, *La science et les sciences*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), 1993.
- HEINICH Nathalie, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris, Éditions de Minuit (Paradoxe), 1998.
- HEINICH Nathalie, *La sociologie de l'art*, Paris, La Découverte (Repères), 2001.
- HENNION Antoine, *La Passion musicale. Sociologie de la médiation*, Paris, Métailié, 1993.
- LANSON Gustave, *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965.
- LASSAVE Pierre, *Sciences sociales et littérature, Concurrence, complémentarité, interférences*, Paris, Presses Universitaires de France (Sociologie d'aujourd'hui), 2002.
- LECOURT Dominique, *La philosophie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), 2001.
- LEDUT Raymond, *Sociologie urbaine*, Paris, Presses Universitaires de France (Sup-Sociologie), 1968.
- LEPENIES Wolf, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* (Die drei Kulturen, 1985), Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1990.
- MARTIN Olivier, *Sociologie des sciences*, Paris, Nathan (Université-128), 2000.
- ACOT Pascal, *L'histoire des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), 1999.

- PASSERON Jean-Claude, « Le chassé-croisé des œuvres et de la sociologie », in *Sociologie de l'art* (R. Moulin, dir.), Paris, la Documentation Française, 1986.
- PEPÉLARD Marie-Dominique, *Ce que fait l'Art*, Paris, Presses Universitaires de France (Philosophies), 2002.
- SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.
- TADIÉ Jean-Yves, *La critique littéraire au XX^e siècle*, (1^{ère} édit. 1987), Paris, Presses Pocket (Agora), 1997.
- THUMEREL Fabrice, *La critique littéraire*, Paris, Armand Colin (Cursus), 1998.
- THUMEREL Fabrice, *Le champ littéraire français au XX^e siècle, Éléments pour une sociologie du champ littéraire*, Paris, Armand Colin (U-Letres), 2002.
- VIALA Alain, « Sociopoétique », in G. Molinié, A. Viala, *Approches de la réception. Sémiotique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, Presses Universitaires de France (Perspectives littéraires), 1993, p. 153-297.
- WILLAUME Jean-Paul, *Sociologie des religions*, Paris, Presses Universitaires de France (Que-sais-je ?), 1995.